

Frank Herbert : itinéraire d'un anti-héros

Dune est l'œuvre d'un homme mûr, un enfant de l'actuelle banlieue sud de Seattle, élevé par un policier alcoolique et corrompu, en pleine prohibition. Frank Herbert a parcouru bien des méandres avant d'écrire son chef-d'œuvre, certains étaient purement intellectuels, comme sa découverte du psychiatre Carl Gustav Jung, d'autres avaient à voir avec son métier de journaliste, comme sa fréquentation des hautes sphères de la politique américaine. Un homme obstiné, qui sacrifia beaucoup de sa vie personnelle pour délivrer un message : les leaders charismatiques, les prophètes, les héros sont dangereux pour le genre humain.

Le 17 avril 1985, Frank Herbert, au sommet de sa gloire, donne une conférence à l'Université de Californie à Los Angeles, l'UCLA. Malgré un cancer du pancréas, qui sera diagnostiqué en janvier 1986 (il sera emporté par une embolie pulmonaire en février de la même année), l'écrivain fait preuve d'une étonnante vivacité face aux étudiants qui l'assaillent de questions. La dernière, assez naïve, permet pourtant à Herbert de synthétiser en quelques mots le long processus qui l'a mené à écrire *Dune*, l'un des plus grands succès de la littérature de science-fiction, avec *1984* de George Orwell. Deux œuvres qui traitent principalement de la question du pouvoir, de son abus.

« *Ma question est en rapport avec votre processus créatif. Quand vous écrivez un livre, vous bâtissez un monde complètement nouveau, avec son écosystème, ses personnages, leurs interactions, etc. Qu'est-ce qui vient en premier ?*

— *L'œuf ou la poule?... OK... Qu'est-ce qui vient en premier? Le plus souvent une idée, puis je cherche à l'incarner, je veux dire par là que cette histoire doit arriver à quelqu'un en particulier. Après, il faut bien que ça aboutisse quelque part.* »

« Je ne suis pas un militant écologiste passionné »

L'écologie de la planète Arrakis est si détaillée, si fascinante, qu'elle a parfois engendré un malentendu sur le fondement principal de l'œuvre. *Dune* n'est pas une plaidoirie écologique. « *Je ne suis pas un militant écologiste passionné* », confie l'écrivain lors de cette même conférence. Son idée centrale, Herbert s'en est expliqué de nombreuses fois, et dans un article publié en 1980, « La genèse de *Dune* », il la résume avec humour : « *Les super-héros sont désastreux pour le genre humain.* » Cinq ans plus tard, devant les étudiants de l'UCLA, il est tout aussi drôle et lapidaire pour exposer son principe fondateur : « *J'ai écrit Dune parce que j'avais dans l'idée que les leaders charismatiques devraient chacun porter un avertissement sur le front : peut être dangereux pour votre santé.* » Pour expliciter son propos, l'écrivain compare deux présidents américains du XX^e siècle. Pour lui, John Fitzgerald Kennedy a été le plus « dangereux », parce que, du fait de sa grande popularité, le pays s'est laissé entraîner dans le borbier vietnamien, sans exercer de sens critique ; à l'inverse, Richard Nixon a été le « meilleur », le scandale du Watergate ayant appris au peuple américain à ne pas faire confiance à ses dirigeants. Après un grand éclat de rire de la salle, il ajoute : « *Pourquoi la plupart des citoyens d'une nation ont laissé se faire massacrer des millions de juifs et de Tsiganes ? Pourquoi n'ont-ils pas remis en question leurs leaders ? Je me suis dit OK, je vais écrire ce livre.* »

[...]

[...]

[...]

[...]

Voyage au cœur du pouvoir

Lors de son long séjour à Washington DC, six longues semaines, Herbert s'est familiarisé avec les arcanes du pouvoir et a passé des heures à la bibliothèque du Congrès, où il bénéficiait d'un accès à tout type de documents, y compris sensibles. Il découvre que les ennemis politiques de façade sont parfois de grands amis. Un matin, convoqué dans le bureau de Guy Cordon, il tombe nez à nez avec l'ancien président démocrate Harry Truman, qui est manifestement un vieil ami du sénateur républicain. Truman, un homme en apparence affable, très sympathique, a ordonné les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, il y a une petite dizaine d'années, faisant entre 100 000 et 250 000 morts en une fraction de seconde, selon les estimations. Globalement, l'expérience d'Herbert au Congrès américain ne fait que confirmer son rejet de la bureaucratie. Dans sa conférence à l'UCLA en 1985, il l'assimilera à une forme d' « autocratie », il dira que « *le pouvoir attire les corrompus* ».

Pourtant, Herbert, tout autant attiré par le pouvoir que ceux qu'il critique, n'est pas un modèle d'exemplarité. Lors de son séjour à Washington, il se rend à New York pour proposer au magazine *Collier's* de publier un article favorable à Cordon. Ne trouvant pas de rédacteur pour s'y atteler, Frank Herbert propose de le faire lui-même. Pour cela, il rédige non pas un article sur son sénateur, ce serait trop grossier, mais un papier sur l'exploitation des gisements de gaz et de pétrole en pleine mer, dans lequel il glisse habilement quelques phrases très favorables à celui pour qui il travaille. Malheureusement pour Cordon, l'article, bien que payé 1 250 dollars, ne sera jamais publié. À Washington DC, Herbert profite aussi de ses relations pour tenter d'obtenir un poste dans l'administration aux Samoa américaines, un ensemble d'îles dans le Pacifique. Le journaliste se verrait bien passer quelques années au soleil avec sa famille pour se consacrer à l'écriture. Pour cela, il n'hésite pas à solliciter un coup de pouce de James Douglas McKay, toujours secrétaire d'État à l'Intérieur des États-Unis. Finalement, les tentatives d'Herbert pour s'exiler aux Samoa américaines échouent. Deux ans plus tard, en 1956, le journaliste est engagé par un autre membre du Parti républicain, Philip S. Hitchcock. Il rédige ses discours dans le cadre d'une primaire, en vue d'obtenir l'investiture de son parti, pour une autre élection sénatoriale de l'Oregon. Herbert connaît très bien son opposant, puisqu'il s'agit de James Douglas McKay, tout juste relevé de ses fonctions de secrétaire d'État à l'Intérieur pour aller combattre les démocrates dans l'Oregon. Philip S. Hitchcock perd la primaire en mai 1956, conseillé par Herbert, un proche de son adversaire, à qui il doit quelques faveurs...

En Europe, la collaboration d'Herbert avec le magazine *Collier's*, alors qu'il était au service du sénateur Cordon, serait un manquement à la Déclaration des devoirs et des droits des journalistes, dite charte de Munich, dont un des articles stipule : « *Ne jamais confondre le métier de journaliste avec celui du publicitaire ou du propagandiste.* » Mais Herbert ne veut pas être journaliste, juste profiter de ce métier pour gagner sa vie, faire des expériences, des rencontres. Vers la fin des années 1950, l'idée fondatrice de *Dune* – traiter des dangers du pouvoir en mettant en scène un leader charismatique – est sans doute déjà à un état avancé. Le héros pourrait ressembler au sénateur Joseph McCarthy, une sorte de sauveur très populaire au départ, qui entraînerait ses adeptes dans une folie collective et finirait mal. Un leader dont l'ascension serait d'autant plus forte qu'elle s'appuierait sur une sorte d'inconscient collectif.

Vers 1949, en Californie, Herbert avait fait la rencontre d'une psychologue, Irene Slattery, adepte de Carl Gustav Jung. Ce médecin psychiatre suisse est l'inventeur, entre autres, du concept d'inconscient collectif. La somme des mythes, archétypes, traumatismes, croyances et peurs, partagés par un peuple, agit sur la psyché collective de manière souterraine et peut faire basculer le destin d'une nation. Irene Slattery, qui avait été l'élève de Jung à Zurich dans les années 1930, avait assisté de près à l'ascension d'Hitler au pouvoir. Avec ses discours enflammés, ponctués d'accès de violence, le *Führer* avait réveillé la bête, fait ressurgir des profondeurs le mythe du guerrier nordique que rien n'arrête, galvanisé les foules en jouant sur la peur de l'étranger. Herbert se servira du concept d'in-

conscient collectif pour imaginer comment les sœurs Bene Gesserit planteront le mythe d'un messie libérateur chez les Fremen, Lisan al-Gaib, des centaines d'années avant l'arrivée de Paul Atréides sur leur planète.

Mais toutes ces réflexions sur le pouvoir ne suffisent pas à bâtir un roman. Herbert s'en expliquera en 1980, dans « La genèse de *Dune* » : « Certes, *Dune* propose des analogies avec des événements contemporains – la corruption dans les hautes sphères, des forces de police entières au service du crime organisé [...]. Mais ce n'était que le début. »

Pour la suite, Herbert va suivre le schéma qu'il décrira lors de sa conférence à l'UCLA en 1985 : d'abord l'idée donc, puis l'incarnation – un leader charismatique –, même si cela est encore assez vague, et enfin le lieu, le théâtre des opérations. Celui-ci, il ne va pas tarder à le découvrir. « *J'en étais là de mes réflexions quand je me suis rendu à Florence, en Oregon, pour rédiger un article sur un projet du ministère de l'Agriculture américain visant à contrôler les dunes côtières* », précisera-t-il dans « La genèse de *Dune* ».

Un mini-Sahara au bord du Pacifique

[...]

Frank Herbert a 36 ans quand il survole une mer de sable à bord d'un petit avion de tourisme affrété pour réaliser les photos de son article sur le projet de l'USDA. Ce mini-Sahara au bord du Pacifique, d'une soixantaine de kilomètres de long, dont certaines dunes culminent à deux cents mètres d'altitude, stimule l'imagination l'écrivain. Et si le gouvernement n'arrivait pas à arrêter cette gigantesque masse de sable? Et si, comme le Sahara, qui était recouvert de milliers de kilomètres carrés de végétation luxuriante il y a environ cinq mille ans, un désert recouvrait l'ensemble de la planète, jusqu'à aspirer toute son eau, avaler ses océans dans les tréfonds ? Pour rédiger son article, Herbert se met à dévorer une abondante littérature sur les écosystèmes désertiques, puis sur l'histoire des peuples qui y vivent. Il découvre que le désert, aride, pur, immense, est une matrice à prophètes dans les religions monothéistes : Moïse, Osée, Agar, Ismaël... Voilà le décor idéal pour faire apparaître son personnage principal ; mieux, ce sera un super-désert, une planète entièrement désertifiée, qui produirait un super-héros galactique prodigieusement dangereux. Le journaliste lit *Les Sept Piliers de la sagesse* de Thomas E. Lawrence, comprend comment ce milieu naturel est propice aux techniques de guérillas, au *jihād*, comment ce milieu renverse complètement les rapports de force. Le puissant Empire ottoman a perdu la partie face aux tribus bédouines parce que, pour vaincre dans le désert, il faut y être né, bénéficiaire du savoir des ancêtres, connaître les points d'eau, pouvoir détecter à l'avance une tempête de sable. Peu à peu, ce polymathe assemble un immense puzzle composé de l'ensemble de ses lectures et expériences ; ne reste plus qu'à passer à l'acte.

Sauvé des eaux

Après son reportage sur les dunes de l'Oregon, qu'aucun magazine n'a accepté de publier, le journaliste vit aux crochets de son épouse. Comme son mari, Beverly Herbert s'est passionnée très tôt pour la littérature. Le couple s'est rencontré en 1945, à l'Université de Seattle, dans un cours d'écriture créative. Ce fut un coup de foudre, le début d'une histoire d'amour très forte qui durera jusqu'à ce que la mort les sépare, trente-neuf ans plus tard. Une fois mariée, en juin 1946, Beverly a peu à peu délaissé ses ambitions littéraires pour soutenir son mari et elle a mis son talent au service de la publicité, du marketing – de quoi ramener un salaire régulier au foyer et permettre à Frank de se contenter d'emplois précaires pour avoir le temps d'écrire. À la fin des années 1950, après tant de sacrifices consentis par son épouse, Herbert est à un moment décisif de sa carrière d'écrivain, ce moment où un auteur se dit qu'il serait peut-être temps d'abandonner ses rêves pour trouver un emploi sérieux, permettre à sa famille de sortir d'une précarité dont il est le principal responsable. Vers l'âge de 8 ans, dans une fulgurance prophétique, il avait annoncé à ses parents qu'il deviendrait un

jour écrivain; trente ans plus tard, il l'est devenu, sa production littéraire s'est fortement accélérée ces dernières années, mais, en matière de revenus, tous ces efforts ne lui ont que très peu rapporté. Pour un Américain, la reconnaissance se mesure en dollars.

[...]

Sa leçon sur le pouvoir

Un an plus tard, il met un point final à la première partie de *Dune World. Astounding Science Fiction*, qui a changé de nom en 1960 et s'appelle désormais *Analog*, la publie sur trois numéros, de décembre 1963 à février 1964. Les lecteurs sont enthousiastes et veulent une suite. Herbert fournit un synopsis des futures parties deux et trois de *Dune : Muad'Dib* et *Le Prophète*. Campbell, le rédacteur en chef d'*Analog* est très critique sur l'évolution du personnage de Paul Atréides ; il considère qu'Herbert lui donne trop de pouvoir, qu'il devient si puissant que cela risque de gêner le récit. Un super-héros imbattable peut vite devenir lassant. Mais l'écrivain tient bon et refuse de changer quoi que ce soit, Campbell finit par plier. Son refus de restreindre les pouvoirs de Paul semble indiquer que l'écrivain entrevoit déjà ce qui se passera dans le roman suivant, même s'il n'en a qu'une vague idée puisqu'il ne sera publié qu'en 1969. Son héros n'en sera pas un ; s'il l'avait voulu, il aurait suivi les conseils de Campbell et aurait réduit ses pouvoirs. L'inflation quasi infinie de la puissance de Paul annonce *Le Messie de Dune*, dans lequel il deviendra un dictateur cosmique. Herbert, et c'est un coup de génie, va se livrer à une expérience avec ses lecteurs qui aurait sans doute plu à Carl Gustav Jung : les laisser pendant plusieurs années créer un mythe, un culte autour du personnage de Paul Atréides, pour ensuite le détruire. Sa leçon sur le pouvoir n'en sera que plus forte.

Beaucoup de fans de *Dune* seront très déçus par ce revirement, John W. Campbell aussi, puisqu'il refusera de publier *Le Messie de Dune* dans *Analog*, mais tant pis, Herbert a un message à faire passer, plus important que ses ventes. Ce basculement est ce qui donne toute sa puissance à l'œuvre, sa profondeur. Le pouvoir, tel l'anneau unique de J. R. R. Tolkien, corrompt absolument, forcément. Il n'y a pas d'échappatoire, même si le héros d'Herbert a le don de lire l'avenir. Dans *Muad'Dib* et *Le Prophète*, Herbert procède également à quelques changements par rapport à son synopsis initial, il donne moins de place à l'aspect écologique. Cette inflexion indique que l'écrivain ne veut pas induire de confusion quant au thème principal. *Dune* ne sera pas un pamphlet écologique, mais une réflexion sur le pouvoir. Lorsqu'il écrit *Dune*, Herbert semble donc habité par une vision à long terme, qui dépasse l'épopée héroïque du premier volume.

De janvier à mars 1965, *Muad'Dib* et *Le Prophète* sortent donc sous forme de feuilleton dans *Analog*. Puis, après de nombreux refus, le roman entier est publié par Chilton Book en août 1965. Cette année-là, *Dune* gagne le prix Nebula du meilleur roman. Un an plus tard, Ace Books le fait paraître en format poche – le roman est récompensé par le prix Hugo. Les ventes vont alors décoller pour atteindre des sommets inégalés en littérature de science-fiction. *Dune* sera traduit dans une dizaine de langues et atteindra les 20 millions d'exemplaires, sans compter les cinq autres tomes. En 1971, à l'âge de 51 ans, Herbert démissionne de son poste de journaliste au *Seattle Post-Intelligencer*, il peut enfin vivre de ses revenus d'écrivain. Cette année-là, Arthur P. Jacobs, le producteur de *La Planète des singes*, pose une option sur les droits d'adaptation au cinéma. La fortune d'Herbert ne cessera ensuite de grimper pour atteindre sans doute plusieurs millions de dollars. D'après Brian Herbert, les à-valoir pour les cinquième et sixième volumes de la série atteindront des records pour des ouvrages de science-fiction. Le budget de l'adaptation de *Dune* par David Lynch, un film qui sortira en 1984, sera astronomique pour l'époque – entre 40 et 60 millions de dollars, selon les estimations. Frank Herbert fera fortune grâce à l'histoire d'un tyran cosmique, alors que pour ses deux fils, Brian et Bruce, il fut un tyran domestique. Sa relation avec ses enfants révèle un aspect sombre et déroutant de sa personnalité.

